



HAL
open science

Biographie, subjectivité, dialogie: Wittgenstein et Bakhtine

Raïd Layla

► **To cite this version:**

Raïd Layla. Biographie, subjectivité, dialogie: Wittgenstein et Bakhtine. Charles Ramond. Une vie humaine. Récits biographiques et anthropologie philosophique, Presses Universitaires de Bordeaux, pp.111-127, 2009, 978-2-86781-542-3. halshs-01445388

HAL Id: halshs-01445388

<https://shs.hal.science/halshs-01445388>

Submitted on 13 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIOGRAPHIE, SUBJECTIVITÉ, DIALOGIE: WITTGENSTEIN ET BAKHTINE

LAYLA RAÏD

RÉSUMÉ. Je propose de mettre le concept bakhtinien de dialogie au service d'une pensée philosophique de la biographie. Récits monologiques et dialogiques font apparaître la personne, pour les premiers, comme un ensemble de déterminations, et, pour les deuxièmes, comme une voix irréductible en dialogue avec les autres. Je me penche plus spécifiquement sur la biographie de Ludwig Wittgenstein écrite par Ray Monk. Selon Ray Monk, une bonne biographie se distingue non par les seules connaissances factuelles vérifiables qu'elle déploie, mais par la *vue d'ensemble* (selon le concept wittgensteinien d'Übersicht) qu'elle propose des différentes dimensions de la vie humaine, en particulier des relations entre la vie et l'oeuvre. Je montre que la forme dialogique définie par Bakhtine se trouve particulièrement adaptée à ce but.

TABLE DES MATIÈRES

1. Une représentation par contumace ?	1
2. Dialogie et subjectivité	4
3. Le souterrain comme attitude	6
4. Quelle connaissance de l'individu ?	7
5. Conclusion	12
Références	13

On peut tout aussi peu voir de l'extérieur son propre caractère que sa propre écriture. J'ai une relation unilatérale à mon écriture, qui m'empêche de la considérer sur le même pied que les autres écritures et de la comparer à elles.

(Wittgenstein, *Remarques Mêlées* [15, p. 23])

1. UNE REPRÉSENTATION PAR CONTUMACE ?

Un des écueils majeurs de la biographie est ce que Mikhaïl Bakhtine appelle dans la *Poétique de Dostoïevski* une représentation par contumace¹ : quand bien même les faits et les événements d'une vie seraient restitués avec une forme plus ou moins acceptable d'exactitude, la personne humaine demeurerait en un sens absente de l'ensemble. Au sein de l'image (laudatrice ou non) qui se dessinerait ainsi de sa vie, elle ne jouirait d'aucune voix, elle serait essentiellement objet

* Version preprint. Paru in Charles Ramond (dir.), *Une vie humaine. Récits biographiques et anthropologie philosophique*, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 2009, p. 111–127.

¹Cf. ch. 2.

sous la plume du biographe, seul détenteur d'une voix véritable dans le texte. Semblable récit serait alors incapable de donner à entendre — sinon refuserait d'entendre — une capacité humaine à répondre de soi, plus généralement à parler de sa propre vie en son nom propre. Les biographies ne manquent pas qui sont ainsi tableau *in absentia* de leur objet.

On est tenté de dire qu'on ne peut représenter qu'*in absentia* une personne humaine, dès lors qu'on la représente, et renvoyer la tâche biographique à une forme d'échec essentiel, si on la juge à semblable aune. Le biographe — et ceci fatalement quand son objet a vécu —, aurait toujours le dernier mot sur autrui, privé par les règles de l'art de son propre mot sur lui-même, pour employer le langage de Bakhtine. Mais ce serait condamner trop vite la biographie — une relation humaine entre un auteur et une personne (quand bien même morte) qu'il serait vain de vouloir réduire à quelque saisie de surplomb achevant nécessairement son objet par le récit qui en est fait ; tout au contraire, une qualité souvent louée chez le biographe est précisément l'effacement devant son « objet », qui, en un sens important que nous nous proposons d'interroger, n'est pas un objet, ou du moins, depuis un point de vue humaniste (facultatif), ne doit pas en être un.

Appelons « vivante », contre toute procédure par contumace, une biographie qui donne droit de cité, à côté du mot de l'auteur, au point de vue de la personne sur son propre parcours, exprimé dans une voix. Une réponse au problème des formes que doit prendre une biographie ainsi vivante peut être élaborée à partir de la *Poétique de Dostoïevski*, qui se consacre aussi, plus généralement, aux formes développées par les littératures antiques et européennes quand elles affrontent la tâche du récit de vie. Le concept central élaboré par Bakhtine est celui de dialogie, forme littéraire (traversant de multiples genres à travers l'histoire) définie par une présentation systématique du personnage comme voix, ou encore point de vue (selon les dimensions soulignées), sur le monde et lui-même. Nous proposons dans le présent article de mettre le concept de dialogie au service d'une pensée philosophique de la biographie. Récits de vie monologiques et dialogiques font apparaître la personne à certains égards, pour les premiers, comme un *objet* et, pour les deuxièmes, comme une voix irréductible en dialogue avec les autres (dont celle de l'auteur). Cette distinction offre un outil pour penser les biographies affrontant de face leur raison d'être : donner à voir et entendre les vies humaines elles-mêmes, au-delà des seuls monuments laissés dans leur sillage.

La distinction bakhtinienne entre dialogie et monologie en littérature pose philosophiquement le problème de la représentation linguistique de la subjectivité au sein des récits qui sont donnés des vies humaines. Nous avons défendu ailleurs² l'idée qu'est en jeu dans l'élaboration des concepts bakhtiniens de *voix* et *point de vue* ce que le philosophe appelle en général du nom de subjectivité, en nous adossant à l'exploration par Wittgenstein des formes linguistiques de l'expression de soi. Le présent travail part de cette lecture à la croisée des pensées de Wittgenstein et Bakhtine pour éclairer le problème de la biographie vivante, celui qui consiste à affronter sans réduction le fait de la subjectivité. Ainsi l'exprime Bakhtine, avec une certaine grandiloquence monologique, que la théorie aura sans doute du mal à complètement éviter :

²Cf. « Wittgenstein et Dostoïevski : l'exploration formelle de la subjectivité » [11], et « Wittgenstein, Dostoïevski et l'homme du souterrain » [12].

Il y a toujours dans l'homme quelque chose que lui seul peut découvrir à travers l'acte libre du mot et de la prise de conscience de soi, quelque chose qui n'admet pas de définition extérieure « par contumace ». [1, p. 102]

Comment écrire l'histoire d'une vie sans sombrer dans cette définition extérieure, celle du juge imposée à la victime muette — celle de la monologie judiciaire réduisant au silence un Dmitri Karamazov, rappelle Bakhtine, appliquant ses concepts à la procédure judiciaire elle-même :

Les juges, le procureur, l'avocat, les experts, sont également incapables d'approcher, même de loin, le noyau inachevé et non-résolu de la personnalité de Dmitri, qui, en fait, passe toute sa vie au seuil des grandes décisions et des crises intérieures. [1, p. 107]

À ceux-là s'oppose le « merveilleux juge d'instruction de *Crime et Châtiment*, Porphyre Petrovitch », qui :

(...) ne s'appuie pas sur une psychologie judiciaire, mais sur une intuition dialogique particulière qui lui permet de pénétrer dans l'âme inachevée et sans solution de Raskolnikov. [1, p. 106]

Cette première question, celle de la manière dont la dialogie bakhtinienne répond au problème de la représentation textuelle de la subjectivité, permettra d'instruire quelques éléments d'un deuxième problème fondamental de la biographie : celui de la relation entre la vie et les réalisations qui nous restent de la personne, et qui expliquent l'intérêt porté à cette vie même. Nous défendrons l'idée que la biographie dialogique apporte des réponses à une objection souvent opposée à qui s'intéresse aux vies illustres, plutôt qu'aux seules œuvres conservées, à savoir que l'œuvre peut parfaitement s'apprécier seule et indépendamment de toute connaissance de son auteur, précisément mort. Il s'agit de comprendre certaines des raisons pour lesquelles nous écrivons et lisons des biographies, ou du moins, pour lesquelles nous nous intéressons à tels épisodes de la vie de tel illustre personnage — comme s'il fallait d'ailleurs se défendre de ce genre d'intérêts, face à quelque chose comme une frilosité par rapport aux concrétudes du développement d'une œuvre.

Si, comme l'affirme un des biographes de Wittgenstein, Ray Monk, une bonne biographie se distingue non par les seules connaissances factuelles vérifiables qu'elle déploie, mais par la *vue d'ensemble* (selon le concept wittgensteinien d'*Übersicht*) qu'elle propose des différentes dimensions d'une vie humaine, en particulier des relations entre la vie et le contenu même de l'œuvre, autrement dit par l'unité qu'elle donne à voir au sein d'une vie illustre, alors la forme dialogique se trouve particulièrement adaptée à ce but, par rapport à toute monologie. Non que l'unité soit irréprésentable dans la monologie : au contraire on doit accorder à la monologie d'avoir précisément force unificatrice ! Mais que l'unité (ou d'ailleurs la tension) qu'on voit dans la vie de Descartes ou de Wittgenstein, de Russell ou de Pascal, n'est pensable comme elle-même œuvre propre, celle d'une personne humaine aux prises avec les problèmes de la vie, que si on la laisse apparaître depuis le cœur même de cette vie, dans ses détails peut-être les plus infimes.

Ce que transmet la biographie réussie, celle qui prend à bras le corps les problèmes de la voix et de l'unité, est que l'unité même que ces vies illustres ont trouvée (ou n'ont pas réussi à trouver) leur est propre et est impensable dans sa concrétude véritable en dehors du cas individuel, que seule la confrontation dialogique peut saisir. La forme dialogique laisse précisément à la vie

humaine le champ libre pour dévoiler sa propre unité, là où le biographe monologique prend le risque de déformer par l'usage d'une théorie ou d'une autre cette unité concrète et vivante, voire de lui imposer, sans le vouloir, la forme de sa propre vie et de ses propres combats contre l'éparpillement.

2. DIALOGIE ET SUBJECTIVITÉ

Bakhtine introduit la distinction entre romans monologiques et dialogiques par le biais d'une analyse des œuvres de Dostoïevski, sommet de l'usage de la forme dialogique dans le roman. Selon ses termes, les personnages de Dostoïevski ne sont jamais construits de manière objectivante, mais toujours comme points de vue sur eux-mêmes, les autres personnages et le monde. Contrairement à ce qui se produit dans le roman monologique, où les personnages sont avant tout objets du regard d'un auteur omniscient, chez Dostoïevski, le personnage est présenté soit de son propre point de vue, soit dans une rencontre dialogique avec les autres, de telle sorte que leurs diverses déterminations n'apparaissent que depuis ces points de vue :

Toutes les qualités, stables, objectives, du personnage, sa situation professionnelle, sa spécificité sociologique et caractérologique, son « habitus », son aspect spirituel et même physique, autrement dit, tout ce dont un auteur se sert ordinairement pour tracer un portrait ferme et indiscutable de son personnage (le « qui est-il ? »), devient chez Dostoïevski objet de réflexion du héros lui-même, objet de sa conscience de soi, et c'est la *fonction de cette conscience qui se transforme pour l'auteur* en objet de vision et de représentation. [1, p. 83]

L'analyse des *Notes d'un souterrain* proposée dans la *Poétique* illustre le sens de cette distinction formelle entre d'un côté le point de vue que constitue la personne et de l'autre l'ensemble de ses déterminations factuelles. Les *Notes* sont un anti-portrait maladif, celui d'un homme pris dans un travail malheureux de connaissance de soi, détruisant de l'intérieur, pas à pas, son œuvre introspective : ne se cachant rien de lui-même, il n'accepte pourtant jamais aucune détermination de sa personne, quelle qu'elle soit, refuse absolument toute connaissance objective à mesure pourtant qu'il se dit lui-même. C'est un malade de la détermination, pour qui toute assignation de caractère prend statut d'acte achevant.

L'homme débute sa confession en se disant méchant, lâche, hypocondriaque ; puis il commence à semer le trouble, se disant simple provocateur, pour s'avouer finalement prêt à calmer toute sa rancœur pour un morceau de sucre et une tasse de thé, et redevient cependant fielleux de plus belle, et ainsi de suite. Aucun des caractères évoqués un moment ne tient longtemps : l'homme joue une détermination contre une autre, sa lâcheté l'empêche d'être mauvais, la conscience de son état de mendicité sociale l'empêche d'être parfaitement servile ; s'il pouvait être réellement tel ou tel, dit l'homme du souterrain, avoir une détermination donnée qu'il ne pourrait pas soumettre à sa propre critique, quel que soit l'adjectif, s'il pouvait être seulement paresseux par exemple, alors il serait quelqu'un, il se respecterait. Voilà le portrait donc d'une personne incapable d'accepter une quelconque détermination de soi tout en la recherchant désespérément ; plutôt un anti-portrait qu'un portrait. C'est cette dimension qui intéresse que Bakhtine :

On ne peut, à la lettre, rien dire sur le héros du *Sous-sol* qu'il ne connaisse déjà lui-même : son image psychologique et même psychopathologique, l'empreinte en lui de son époque et de son milieu social, les données caractérologiques de sa conscience, son aspect comique et tragique, toutes les définitions morales possibles de sa personnalité, tout cela, conformément au dessin de Dostoïevski, lui est déjà connu ; il est en train de le résorber de l'intérieur avec déchirement et opiniâtreté. Le point de vue de l'extérieur est comme d'avance privé de force et de mot parachevant. [1, pp. 88–89]

Parce que le point de vue de l'homme sur lui-même ne coïncide jamais avec ses déterminations, Bakhtine en fait le héros dostoïevskien par excellence, celui dont la caractérologie même exprime l'esthétique dialogique et révèle négativement le noyau humain inachevé :

Dostoïevski cherchait un héros conscient par excellence, un héros dont la vie eût été entièrement centrée sur la prise de conscience de soi et du monde. C'est à ce moment-là que dans son œuvre apparurent « le rêveur » et « l'homme du sous-sol ». Leur appartenance au monde du rêve ou du sous-sol est un trait socio-caractérologique, mais il convient à la dominante esthétique de Dostoïevski. La conscience de ces personnages qui n'arrivent pas à s'incarner permet à Dostoïevski de faire coïncider, en quelque sorte, la dominante esthétique de représentation avec la dominante caractérologique de l'homme représenté. [1, p. 86]

Bakhtine poursuit son exploration de l'esthétique dostoïevskienne sur le fondement de l'idée qu'« en tant que point de vue, en tant que vision du monde et de lui-même, [ce] héros exige des méthodes tout à fait spéciales de développement et de description artistiques » ([1, pp. 82-83]). Appliquons cette affirmation au cas de la biographie, dont les « méthodes de développement et de description artistiques » doivent en effet être adaptées, si la biographie doit être vivante en notre sens, à l'idée de la représentation de la personne comme point de vue. La différence formelle opérée par une esthétique dialogique entre les déterminations et le point de vue fournit un outil pour le biographe (auquel on ne demandera pas nécessairement de conscience claire de ses outils !) cherchant à faire entendre une voix, au-delà de la simple description des faits, qui, pour nécessaire qu'elle soit, n'est jamais l'unique propos. Leur signification dans la vie de la personne, c'est-à-dire aussi et en même temps comment ces faits se rapportent les uns aux autres, voilà ce qui étanchera la curiosité du lecteur : cette demande est d'autant mieux satisfaite que le point de vue propre de la personne racontée est inclus, par un moyen ou un autre, dans la construction du texte biographique.

Si on objecte que l'intérêt de la biographie est d'aller au-delà de ce point de vue, alors on ouvre un tout autre type de travail que celui d'une biographie vivante : nous aurons affaire à ce qu'on peut appeler une biographie réductive (par exemple psychanalytique) ; nous y reviendrons plus loin. Dans ce cas, la contumace n'est pas un écueil, mais bel et bien le but. Et le rapport du biographe et du lecteur à la personne racontée est celui d'une connaissance en surplomb faisant d'elle le foyer d'ignorance de ses propres déterminations. Dans cette perspective, notre introduction contre la représentation par contumace paraît franchement normative. Mais nous réaffirmerons cette perspective normative et défendrons la thèse suivante : que la connaissance de l'*individu*, la raison d'être *in fine* d'une biographie, ne peut exister comme telle qu'en laissant apparaître la voix propre de la personne racontée, ce qui suppose qu'apparaisse sa dimension proprement subjective. Sinon, nous n'avons affaire qu'à une forme ou une autre de généralité, chose en elle-même potentiellement intéressante, mais différente de ce qu'on demande d'une

biographie. Et seule la biographie esthétiquement vouée à la représentation d'un individu peut faire voir l'unité individuellement construite entre la vie et l'œuvre.

3. LE SOUTERRAIN COMME ATTITUDE

Wittgenstein offre une analyse de l'homme du souterrain comparable à celle de Bakhtine. Elle nous aidera à voir à l'aide d'un autre concept, celui d'attitude, ce qui est en jeu dans la représentation biographique.

Nous ne possédons que très peu de jugements littéraires de la main même de Wittgenstein. Le peu qui existe vient de ses carnets personnels. Les *Remarques mêlées* en particulier, publication posthume construite à partir des carnets, dessinent bien, quoique succinctes, une carte des goûts du philosophe³. Une deuxième source pour qui s'intéresse à la vie intellectuelle de Wittgenstein au-delà de ses écrits plus directement philosophiques, tient dans les différents mémoires écrits après sa mort par ceux qui l'ont connu. C'est là que nous trouvons, sous la plume d'un des amis de Wittgenstein, le philosophe Oets Kolk Bouwsma un commentaire fort intéressant de la première partie des *Notes d'un souterrain*. Il s'agit d'un extrait de son journal, et c'est Wittgenstein qui parle :

(...) ce que l'auteur essaie de faire est ceci : il essaie de donner une description de lui-même et de soutenir une attitude cohérente à l'égard de cette description. Apparemment, il se produit alors quelque chose de ce genre : il donne une description – la trouve d'une manière ou d'une autre insupportable ou déplaisante et la change alors. Il dit : « Je ne suis pas vraiment un homme méchant. » Aucune description de lui-même ne peut résister devant l'attitude qu'il adopte face à elle. Au bout du compte, il n'a plus aucun caractère, pour autant que sa propre estimation ou introspection entre en jeu. [3, pp. 103–104]

Dans la lecture que Wittgenstein propose, le point crucial de la maladie de l'homme du souterrain se trouve dans l'attitude qu'il a à l'égard de lui-même, et non dans un quelconque manque de connaissance quant à son propre caractère. Dans cette différence entre attitude et connaissance, que nous rapprochons de l'opposition bakhtinienne entre point de vue et détermination, on trouve un des nerfs de la stratégie de Wittgenstein déployée dans les *Recherches philosophiques* contre ce qu'on a appelé à sa suite une tentation solipsiste. Un des tourments conceptuels du solipsiste est de vouloir décrire le fait de sa subjectivité à partir de concepts comme celui de connaissance directe, de certitude absolue, de justification devant lui-même du geste introspectif, concepts qui défont pourtant aussitôt le privilège de la subjectivité, en ouvrant la grammaire de la connaissance : l'infailibilité supposée ouvre le risque de l'erreur, le caractère direct celui de la médiation, et le concept de sensation se délite, qui devient objet d'une possible méprise. Le solipsiste perd la subjectivité en la présentant comme un savoir éminent. Cavell a interprété les racines morales de cette tentation, qui veut introduire de la connaissance là où il n'y en a pas, comme déni de ce fait même⁴. C'est un des diagnostics que nous pouvons faire de l'enfermement dans le souterrain.

Présenter le rapport à soi et à l'autre comme un problème de connaissance est vouloir ignorer que ce rapport précède toute relation épistémique. Représenter autrui comme ensemble de

³Cf. sur les lectures de Wittgenstein, J. Bouveresse, *Essais 1* [2].

⁴Cf. les *Voix de la raison* [5].

déterminations (ce qu'il est aussi), en omettant sa forme d'attitude (pré-épistémique) à l'égard du monde et de soi, c'est précisément ce que refuse Dostoïevski dans l'élaboration de la forme dialogique. Le roman dostoïevskien tel que lu par Bakhtine réalise la vérité de ce point essentiel de philosophie de la psychologie.

La tâche biographique, considérée philosophiquement, est bel et bien confrontée à la tentation de réduire l'autre à quelque chose dont on puisse rendre compte à travers une accumulation de faits de vie : cette tentation de la contumace se nourrit de l'idée, à l'inverse de ce qu'exprime la rage anti-épistémique de l'homme du souterrain, qu'on pourrait avoir comme une connaissance de l'individu qui ne se situe pas dans une confrontation dialogique avec lui. Mais tout le point est qu'on perd l'individu comme tel en adoptant la stratégie de la contumace.

Les limites du cas du souterrain est que l'attitude du héros est précisément une rage, qui fait l'erreur (et la faute) suivante : prendre toute caractérisation comme achèvement réel, alors que l'inachèvement dont parle Bakhtine est formel, fondé sur la distinction entre conscience de soi et détermination. Il est possible pour une personne donnée, sans faire absurdement coïncider ces différences formelles, d'accepter une détermination : il s'agit alors simplement d'assumer une qualité, ou encore de la reconnaître, plutôt que la résorber sous le regard introspectif ; mais accepter, assumer, reconnaître, sont relation de soi à soi, et non simple être tel ou tel. La contumace réduit à l'être tel ou tel la relation réflexive : Wittgenstein offre une philosophie de la psychologie qui montre comment nos concepts du soi se délitent quand cette réduction est opérée ; la théorie de la littérature offerte par Bakhtine offre une description de formes littéraires permettant d'éviter cette réduction, qu'il hésite en termes de rapports de force.

4. QUELLE CONNAISSANCE DE L'INDIVIDU ?

On peut distinguer différents styles de biographies, selon qu'elles recherchent une connaissance de l'individu qui soit et veuille être connaissance de généralités ou au contraire de la vie individuelle dans son irréductibilité. Une réponse bakhtinienne à ce qui permettrait de connaître l'individu comme tel est qu'on entend la différence individuelle seulement dans la forme dialogique.

Pour explorer certains de ces différents styles de biographies, considérons le recueil *Wittgenstein, Biography and Philosophy* [8], dédié à la question des relations entre biographie et philosophie dans les travaux autour de la vie et de l'œuvre de Wittgenstein, personnage qui a suscité le genre d'intérêt pour la vie au-delà de l'œuvre que d'autres secteurs de la philosophie analytique trouvent en général déplacé. Deux articles retiendront notre attention : « *Biography and Philosophy* », par James Conant, un des auteurs les plus influents sur les problèmes de la continuité entre les deux Wittgenstein du *Tractatus* et des *Recherches* ; et « *Philosophical Biography : the Very Idea* » par Ray Monk, auteur de la biographie largement saluée, *Ludwig Wittgenstein, The Duty of Genius* [9].

Conant distingue deux positions quant à la relation entre vie et œuvre, positions toutes deux marquées par des insuffisances apparentées. Il y a premièrement les biographies « réductives », qui détiendraient quelque chose comme le *secret* de l'œuvre philosophique. Le réductiviste

« pense que si nous en savons assez sur la vie d'un philosophe⁵, nous verrons pourquoi il a écrit ce qu'il a écrit et découvrirons par là la véritable signification de son œuvre » [8, p. 18]. Conant renvoie à titre d'exemple aux biographies psychanalytiques ou marxistes : elles expliquent l'œuvre à partir de caractéristiques de la vie de l'auteur qui sont extérieures à l'œuvre, et d'ordre (généralement) causal. Elles cherchent à découvrir un ensemble de forces (sociales, psychologiques en l'occurrence) conçues comme à l'origine de l'œuvre elle-même.

S'oppose à cette voie la position qualifiée par Conant de compartimentale. Affirmant que comprendre la vie d'un philosophe n'a aucune pertinence pour la compréhension de son œuvre, elle peut être vue comme une réaction au réductivisme. Conant partage cette opposition : il y a quelque chose d'essentiellement erroné dans la croyance qu'on peut comprendre et évaluer une œuvre à partir de critères qui lui sont étrangers. Conant ne souhaite pas cependant nier l'intérêt en général des théories psychanalytiques ou marxistes pour éclairer tel pan de l'histoire intellectuelle individuelle ou collective, mais considère que leur usage *réductif* dans la biographie, c'est-à-dire tel que l'œuvre dans sa globalité semble pouvoir être expliquée par de telles causes externes, est une impasse [8, p. 18].

Selon Conant, les deux positions ont au moins ceci en commun de supposer une réponse générale à la question, alors que la pertinence de la vie pour l'œuvre est à considérer au cas par cas. Plus profondément, la biographie réductrice partage avec la conception compartimentale l'idée d'une extériorité de la vie et de l'œuvre, bien que sans la penser de la même manière. Quoique le réductiviste ne l'aperçoive pas, il présuppose un même point anthropologique que son adversaire : à savoir que la vie humaine n'a pas l'unité qu'on a tendance à lui attribuer — alors que le pari d'une biographie intellectuelle est bel et bien de croire en une unité entre vie et œuvre, selon une forme propre à chaque vie. Ces deux conceptions renferment ainsi une idée substantielle de ce qu'est une vie humaine, en attaquant *a parte rei* l'idée qu'une vie est quelque chose d'unitaire, et *a parte subjecti*, l'idée qu'on doit chercher dans la vie d'une personne semblable unité entre ses diverses manifestations.

Nous montrons plus haut comment la biographie est confrontée au risque réducteur de transformer la personne en objet. Conant soulève un problème inverse et étroitement apparenté : le compartimentaliste aura tendance à affirmer que seule l'œuvre est véritablement vivante, et que le récit de vie restitue en réalité moins le mouvement d'une pensée vivante que ne le fait l'œuvre elle-même. En effet, pourra-t-on lui concéder, l'œuvre peut en un sens répondre d'elle-même : se prêter ou non, opposer des résistances ou non, à l'approche de qui la reçoit. Mais ainsi prêter la seule vie à l'œuvre, c'est opérer une sémantisation, où non seulement le problème biographique s'effondre (ce qui ne gêne pas le compartimentaliste), mais où l'œuvre même perd son inscription dans le temps d'une vie, anhistoricité qui interdit de penser ensuite la force dialogique de l'œuvre. Comment inscrire l'œuvre dans le temps de l'histoire intellectuelle, si on accepte le compartimentage dans sa radicalité ? Comment, par exemple, penser les liens aux œuvres qui précèdent, le type de réponse à des problèmes récurrents que l'œuvre est censée apporter ? La position compartimentale est donc instable qui, faisant passer le vivant au niveau de la vie des signes, joue plus sur les mots qu'elle ne règle le problème, en effet mal posé, par les biographies réductrices.

⁵Nous traduisons.

À quoi peut ressembler une position satisfaisante ? Conant se distingue ici par un refus de la généralité. Précisons, avant de présenter sa réponse, que son problème n'est pas d'abord la possibilité de la biographie vivante (le récit dialogisé d'une vie humaine), mais celle d'une biographie qu'il appelle philosophique, c'est-à-dire « un mode de représentation de la vie d'un philosophe individuel qui aspire à rendre plus facile la compréhension de cet individu en tant qu'il est philosophe », qui aspire à donner un « type de compréhension qui lui-même entend être dit philosophique » [8, p. 16]. Mais ces deux problèmes sont étroitement liés dans la thèse que nous exposons ici : une biographie philosophique au sens défini doit être (au moins en partie) dialogique (d'un point de vue littéraire), c'est-à-dire faire apparaître la personne comme point de vue.

Conant entend montrer la possibilité d'une biographie philosophique par l'exemple, en prenant le cas des biographies de Wittgenstein et Russell écrites par Monk. Wittgenstein est le genre de philosophe, rappelle Conant, autour duquel les anecdotes ont fleuri : sa vie d'aristocrate de la fin de l'Empire austro-hongrois, de Vienne à Cambridge, a entraîné une fascination qu'on serait au contraire tenté de combattre pour laisser place nette, en quelque sorte, à la philosophie même — distinction dont Conant récuse cependant un usage facile. Et de citer en contre-exemple la vie de Russell, comme montrant une nécessaire indépendance chez le philosophe « moderne » entre vie et œuvre ; une distinction avec les Anciens pourra être alors avancée, comme si l'idée même d'une vie philosophique disparaissait à mesure que s'efface dans le temps la portée historique de l'extrême exemple de Socrate. Face à cette partition entre Anciens et Modernes, Conant lui-même (après avoir cité Pierre Hadot *La philosophie comme manière de vivre* [7]) interprète la différence d'une tout autre manière :

Ce qu'il y a de juste ci-dessus dans le propos du compartimentaliste trouvera sans doute sa meilleure formulation en deux points distincts : (1) la relation entre philosophie et vie n'est plus aussi claire qu'elle l'a été, (2) on ne peut plus parler, dans la philosophie contemporaine, de la relation entre philosophie et vie — il y a autant d'espèces différentes de cette relation qu'il y a de conceptions de la philosophie, et, d'une conception à l'autre, il y a entre philosophie et vie une très grande variété de degrés et genres d'intimité. [8, p. 23]

À cet égard, on se rappellera la grande entreprise de Paul Arthur Schilpp, *The Library of Living Philosophers*, une série de volumes sur des philosophes vivants (Dewey (1939), Carnap (1963), Popper (1974), Jaspers (1957), etc.), où le philosophe répond à une série d'articles écrits sur sa pensée, et qui incluent chacun, chose fort intéressante pour notre problème, une autobiographie intellectuelle de l'auteur. Une comparaison, que nous ne pouvons faire ici, de ces histoires intellectuelles en première personne dessinerait un intéressant paysage des différentes manières dont on peut penser les liens entre vie et œuvre au XX^{ème} siècle.

L'idée même du compartimentage n'est qu'une façon de répondre au problème des relations entre vie et œuvre : une solution elle-même instable et confuse, et non le rejet total du problème qu'elle se prétend être à tort. Monk montre que nous ne pouvons représenter la vie de Russell selon le genre d'extériorité supposée vérifiée dans ce cas précis par le compartimentaliste⁶ :

⁶Le compartimentaliste pourra concéder pour des philosophes « socratiques » (selon une qualification assumée par Conant) comme Wittgenstein que son modèle n'est pas le bon.

La biographie de Russell par Monk montre à quel point Russell était une personne divisée, et comment ces divisions donnent forme et sont formées par le mouvement de sa pensée philosophique. Russell est bien sûr célèbre pour avoir, comme philosophe, beaucoup changé d'avis. Mais ce que la biographie de Monk rend douloureusement clair est non seulement que Russell a changé d'avis avec une rapidité alarmante pour ce qui est de ses convictions philosophiques de premier ordre — à propos de sujets comme l'existence d'entités abstraites, la nature de la perception, la structure du jugement, ou l'analyse de la matière — mais qu'il était tout aussi inconstant quant à ses convictions de second ordre, sur la nature, le but et la valeur de la philosophie comme telle. [8, p. 30]

Peut-on concevoir ce dernier point comme indépendant de la manière même dont Russell a mené sa vie ? Conant rappelle comment Russell a épousé deux conceptions distinctes du sens humain de la logique philosophique qu'il a pratiquée : une conception chaleureuse où elle revêt la dignité de l'éternel, libérant le penseur de ce « monde malheureux », et une conception froide où l'abstraction est présentée comme détruisant l'humanité dans le penseur, qui creuserait là sa propre tombe [8, p. 32]. L'inconstance russellienne ne peut être abstraite de sa vie qu'au prix d'une ignorance délibérée de ce qu'il a lui-même écrit, en public ou en privé, des vertus consolatrices ou non de la philosophie (et sans doute l'idée même d'une consolation est-elle vouée à susciter semblable inconstance).

En quoi consiste maintenant le sens philosophique du travail de Monk sur Wittgenstein ? Citons, avec Conant, un passage important des *Remarques mêlées* où Wittgenstein associe l'écriture (philosophique) à un travail sur soi :

Le travail en philosophie — comme à beaucoup d'égards le travail en architecture — est avant tout un travail sur soi-même. C'est travailler à une conception propre. À la façon dont on voit les choses. (Et à ce que l'on attend d'elles). [15, p. 16]

Une biographie philosophique consiste à montrer à l'œuvre ce genre d'unité-là, ce que Monk a réussi à faire, qui montre comment Wittgenstein ne pouvait ni ne voulait séparer les deux tâches de (bien) vivre et (bien) philosopher :

Il n'y a qu'une seule « chose » ici — le genre de vie qui est ici en question et le genre de philosophie qui est ici en question étaient pour Wittgenstein deux aspects différents d'une seule poursuite unitaire — que Wittgenstein appelait, comme les Anciens, « philosophie ». [8, p. 29]

Dans « *Philosophical Biography : the Very Idea* », Monk considère que la biographie philosophique se distingue non par la découverte de faits particuliers (sur lesquels il est en principe possible de se mettre d'accord sans trop de difficultés), mais par la mise en rapport de certains faits de la vie du philosophe avec le contenu même de son œuvre. Le biographe doit rechercher une vue synoptique de l'œuvre et de la vie, de telle sorte que certaines lignes selon lesquelles s'organise le développement de la pensée seront comparables à d'autres lignes présidant à la conduite de la vie, communauté des cheminements de la vie et de l'œuvre précisément niée aussi bien par les réductivistes que par leurs adversaires compartimentalistes.

Il s'agit de voir comment différentes parties de la vie et de l'œuvre du philosophe s'éclairent à être rapprochées les unes des autres, comment leur *aspect* (pour un autre concept central dans la pensée du second Wittgenstein) se modifie sous l'action de ces rapprochements. La connaissance biographique est de l'ordre de l'apparition d'aspects nouveaux sous l'action de rapprochements

de faits. Ainsi le genre biographique, selon Monk, est-il un genre wittgensteinien [8, p. 5], en ce qu'il consiste en manières de voir, là où la connaissance factuelle est vouée à la mise en évidence du seul matériau destiné à la réorganisation sous le regard philosophique.

La connaissance philosophique même selon Wittgenstein est de l'ordre de la connaissance d'aspects, de la manière de voir. Non que les faits y soient indifférents, mais que leur place est celle de matériau pour cette capacité à modifier les aspects sous le regard. L'apparition d'un aspect comme tel au sein d'un ensemble de faits donné et sous l'action d'un rapprochement donné suppose une conservation de l'ensemble des vérités et faussetés factuelles valant pour cet ensemble. Vérité et fausseté dans l'ordre de l'aspect se définissent indépendamment de toute recherche nouvelle en termes de faits, au point qu'on pourrait considérer l'emploi de ces concepts ici comme trompeurs (ou simplement apparentés, pour le dire positivement).

Wittgenstein oppose cette méthode qui procède par connexions et réarrangements d'un matériau déjà établi, qui, en un sens, reste donc sur place en refusant la fascination du fait et de la construction théorique, à l'esprit scientifique, découvreur et constructeur, de notre époque. Les *Remarques mêlées* contiennent un projet de préface pour les *Remarques philosophiques* qui affirment cette opposition de Wittgenstein à l'esprit de la « civilisation européenne et américaine » du progrès : le progrès n'en est pas une des propriétés, écrit Wittgenstein, mais la forme même [15, p. 6].

Montrer l'unité de la vie et l'œuvre de Wittgenstein, c'est montrer cet esprit à l'œuvre tant dans sa vie, exprimée dans ses carnets personnels et racontée dans les mémoires des proches, que dans texte et paratexte. Ainsi sa biographie pourra-t-elle lier ce projet de préface aux paragraphes 122–133 des *Recherches*, qui caractérisent le travail de la philosophie en termes d'*Übersicht*, et à cet extrait des *Conversations avec Wittgenstein* de Bouwsma, où le philosophe exprime dans les plus petits détails sa position d'étranger dans la civilisation du progrès :

Vendredi après-midi, je l'ai emmené chez le docteur. Après je lui ai proposé de prendre une coupe de glaces et il accepta avec joie. Juste avant que nous nous asseyions à table, il a commencé à faire des remarques sur le changement de notre mode de vie depuis l'époque de ses parents à Vienne. « Ils reconnaîtraient à peine ce monde comme le leur. » Ce sont les machines bien sûr qui sont frappantes. Mais il avait à l'esprit certains changements affectant le genre d'êtres humains que nous sommes, accessoires par rapport à tous ces changements dans notre environnement. A une certaine époque, nos vies étaient meublées assez simplement, une maison, un lieu, un certain nombre d'outils, une bête, et un petit cercle de gens. Dans cette simplicité et cette stabilité, on s'attachait à un environnement limité. Cela donnait à la vie une certaine qualité – des racines. Maintenant non seulement les gens sont de passage, mais notre voisinage aussi change. Nous vivons dans des cadres auxquels nous ne sommes pas sentimentalement attachés. La plupart des choses que nous utilisons et possédons peut être remplacé par autre chose d'aussi bien. Il avait un jour entendu John Dewey parler du genre d'être humain qu'il souhaitait produire par l'éducation. « Mais j'étais un être humain accordé à l'ancien environnement. » Comment pouvait-il produire un tel être humain dans un environnement entièrement différent ? [4, p. 72-73]

Au sein d'une telle conception de la biographie, qui met en regard moments et passages de la vie, du texte et du paratexte, il n'est nulle part question d'*expliquer* l'apparition de l'œuvre à partir de la vie. Comme exemple d'une biographie qui ne serait pas synoptique, mais explicative,

Monk choisit celle de Baudelaire par Sartre, qu'il caractérise dans les termes suivants, retrouvant, sans ouvrir ici cependant le thème de la dialogique, la question de la voix :

(...) dans le *Baudelaire* de Sartre, ce n'est pas la voix du poète que nous lisons, mais celle de Sartre qui nous raconte ses théories du narcissisme, de la conscience, de l'être et du non-être.
[8, p. 7]

Monk considère en particulier l'interprétation par Sartre de la place du remariage de la mère dans la construction du caractère du poète. Et défend l'idée qu'on entend davantage ici la voix du philosophe existentialiste quand il « montre » comment Baudelaire « choisit » alors délibérément la solitude en un acte d'affirmation de soi, que la voix du poète lui-même. Monk est prudent alors et ne rejette pas *a priori* ce que dit Sartre de Baudelaire, mais avant tout la méthode, explicative, celle d'un philosophe qui ne veut pas céder la voix à qui que ce soit, plutôt que celle, relativement effacée (une certaine humilité devant l'objet est une vertu chez le biographe, affirme Monk) du biographe, qui laisse apparaître les connexions (*cf.* §122 des *Recherches* de Wittgenstein) entre le caractère forgé au fil de la vie et l'œuvre.

5. CONCLUSION

La tâche biographique est confrontée au problème de représenter et connaître l'individu : ce genre doit donc être dialogique, avons-nous répondu avec Bakhtine, en passant par sa pensée philosophique de la littérature et de la subjectivité. Ce genre doit être également synoptique, au sens où l'est la philosophie selon le second Wittgenstein.

De telles distinctions ouvrent elles-mêmes leurs problèmes : peut-on toujours distinguer les voix avec la fermeté requise ? Un biographe qui insiste sur la division d'une vie, comme Monk le dit de Russell, manque-t-il une forme d'unité, à laquelle il serait simplement imperméable ? Inversement le biographe ne peut-il aussi pêcher par la représentation trop unitaire d'une vie à force d'y rechercher de l'unité ?

Monk évoque les comptes rendus de sa biographie de Russell, qui lui reprochent de ne pas voir l'unité propre à cette vie-là, et de présenter *nolens volens* au lecteur cette incapacité même. Monk défend sa lecture, mais reste tout de même circonspect quant à ce jugement selon lequel il aurait glissé du cadre dans le tableau même.

Revenons également sur les *Conversations avec Wittgenstein* de Bouwsma, qui sont dans leur forme même un récit dialogique, directement issu d'une rencontre : la personne Wittgenstein y est présentée avec tous les attributs d'un penseur vivant. Là aussi surgissent des problèmes intéressants, interdisant tout durcissement des distinctions entre voix de l'auteur et de son objet : les voix de Wittgenstein et Bouwsma parfois se confondent. On ne sait parfois plus où Wittgenstein parle, où Bouwsma reprend la plume, ce qui produit une difficulté proprement éditoriale : l'édition (américaine) de référence a déjà rajouté des guillemets, pour distinguer les voix, mais sans l'avoir fait en tout lieu, et l'éditeur de la traduction française a également souhaité amender le texte dans le sens d'une plus grande distinction. La rencontre est précisément le jeu par lequel l'un et l'autre entrent en contact, de telle sorte que l'idée même d'une distinction des voix doit laisser place à la possibilité de glissements et d'échanges, qui ne l'invalide pas, mais la précise.

La place apparaît cependant pour une certaine mesure sceptique, qui n'est pas invalidation des distinctions, mais rappel de leurs limites. Monk cite ainsi Montaigne, *Essais* II, 1, « De l'inconstance de nos actions », sur la tentation de présenter les vies comme plus cohérentes qu'elles ne le sont :

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traits de sa vie ; mais, veu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel, et suyvnt cette image, vont regeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation.

RÉFÉRENCES

- [1] MIKHAÏL BAKHTINE, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970. Tr. fr. du russe *Problemy poetiki Dostoevskogo* (2de éd, Moscou, 1963) par I. Kolitcheff. 1ère ed. 1929 (Leningrad, Priboï).
- [2] JACQUES BOUVERESSE, *Essais I. Wittgenstein, la modernité, le progrès et le déclin*, Agone, 2000.
- [3] JACQUES BOUVERESSE, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Agone, 2008.
- [4] OETS KOLK BOUWSMA, *Wittgenstein : Conversations 1949–1951*, Hackett, 1986. Tr. fr. *Conversations avec Wittgenstein (1949–1951)* par Layla Raïd, Agone, 2001, Marseille.
- [5] STANLEY CAVELL, *The Claim of Reason. Wittgenstein, Scepticism, Morality, and Tragedy*, Oxford University Press, 1979. Tr. fr. *Les voix de la raison* par Sandra Laugier et Nicole Balso, Seuil, Paris, 1996.
- [6] JAMES CONANT, « Philosophy and Biography », in Klagge [8], pp. 16–50.
- [7] PIERRE HADOT, *La philosophie comme manière de vivre. Entretiens avec Jeannie Carlier et Arnold Davidson*, Albin Michel, 2001.
- [8] JAMES KLAGGE (ed.), *Wittgenstein, Biography and Philosophy*, Cambridge University Press, 2001.
- [9] RAY MONK, *Ludwig Wittgenstein. The Duty of Genius*, Vintage, 1991. Tr. fr. *Wittgenstein : le devoir de génie* par A. Gerschenfeld, Odile Jacob, Paris, 1993.
- [10] RAY MONK, « Philosophical Biography : the Very Idea », in Klagge [8], pp. 3–15.
- [11] LAYLA RAÏD, « Wittgenstein et Dostoïevski : l'exploration formelle de la subjectivité », *Europe* **906** (2004), pp. 121–129.
- [12] LAYLA RAÏD, « Wittgenstein, Dostoïevski et l'homme du souterrain », in *Éthique, littérature, vie humaine* (Sandra Laugier, ed.), PUF, 2006, pp. 269–286.
- [13] TZVETAN TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, 1981.
- [14] LUDWIG WITTGENSTEIN, *Philosophische Untersuchungen / Philosophical Investigations*, Elisabeth Anscombe, Georg von Wright & Rush Rhees (eds.), Blackwell, 1953, 2^{de} édition 1958, tr. ang. par Elisabeth Anscombe. Tr. fr. *Recherches philosophiques* par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud et Élisabeth Rigal, Gallimard, Paris, 2005.
- [15] LUDWIG WITTGENSTEIN, *Vermischte Bemerkungen / Culture and Value*, G. H. von Wright & H. Nyman (eds.), Blackwell, 1980. Tr. ang. par P. Winch. Tr. fr. *Remarques mêlées* par G. Granel, TER, Mauvezin, 1984. 2^{de} édition, 1990.